

rée de choses neuves et d'usages inconnus, qu'elle avait toujours vécu dans sa familiarité. Cette puissance d'assimilation manquait à Etienne. Elle n'en prenait pas moins très-naïvement sa part, reconnaissante et touchée de la moindre prévenance, heureuse surtout de se sentir par les sentiments l'égale de cette famille, où la fortune était, tout entière, au service du cœur.

Cette fortune, du reste, appartenait à lady Margaret, qui en faisait le plus noble usage. M. Charles ne possédait guère que l'hôtel paternel; M. Maxime que ses épaulettes d'officier.

Mais, ce qu'ils possédaient tous deux, c'étaient une loyauté et une élévation de sentiments bien rares à notre égoïste époque.

Les orphelines passèrent une semaine à l'hôtel Saint-Ebre, une semaine douce et bénie, la plus rapide de leur existence; une semaine où chaque heure apportait sa joie secrète, son intime parfum, son souvenir heureux.

Etienne, la première, eut le courage de vouloir rompre le charme.

Lady Margaret prétendait ne pas rendre de si tôt ses petites amies. L'abbé Jonmel dut la prier lui-même de consentir à leur retour, afin de procéder à des affaires de succession que messieurs Trébois annonçaient devoir être considérables.

Le mot de succession fut alors prononcé tout haut pour la première fois. Tout bas, il courait la ville, depuis le plus noble hôtel du Bourg-Dessus jusqu'à la plus infime maison des faubourgs.

Certes, si Mariette ou Thibaut n'avait passé par là, personne ne se serait avisé de supposer que la marquise pouvait avoir une succession bonne à recueillir.

A part les ruines, qui pouvait laisser cette malheureuse femme qui avait vécu sur des rochers comme un cénobite dans une Thébaïde?

Mais Mariette avait parlé. Empêcher Mariette de conter à tout venant ce qu'elle avait entendu eût été plus difficile que de transporter Brébion au milieu du val d'Héry.

Et encore!... la belle vallée pourrait à la rigueur recevoir les ruines, tandis que Mariette eût éclaté comme une outre trop gonflée, s'il lui avait fallu se taire.

Donc l'histoire des huit cent mille francs faisait ouvrir des yeux immenses à la bonne population salinoise, d'autant mieux que personne ne mettait en doute le beau titre d'héritières dont on décorait déjà les orphelines.

Monsieur Charles de Saint-Ebre en entendit parler comme tout le monde et s'en réjouit plus que tout le monde, bien que rien ne fût encore éclairci à cet égard.

Maxime en ressentit tout au contraire une sorte de mécontentement très-vif que sa belle-sœur lui reprocha tout net.

(La suite au prochain numéro.)

NOS GRAVURES

La maison du gouvernement à Fort Garry

Cette construction s'élève dans l'enceinte même du Fort Garry. Elle appartient à la compagnie de la Baie-d'Hudson. Elle a servi de résidence à feu M. McTavish et aux autres anciens gouverneurs, avant la cession du territoire au Canada, ainsi qu'à MM. Archibald et Morris. Elle sera aussi la résidence de l'hon. M. Cauchon. Ce n'est pas Spencer Wood, mais c'est encore passable. M. Cauchon a pris possession du château il y a quinze jours.

M. D. O. Bourbeau, M.P.

L'élection d'Arthabaska vient d'attirer l'attention sur M. Bourbeau, le vainqueur de M. Laurier. Nous croyons intéresser nos lecteurs en donnant son portrait. L'Opinion Publique s'efforce de publier surtout des gravures d'actualité. Après le nouveau château de M. Cauchon, le portrait de M. Bourbeau.

Le nouveau député de Drummond et Arthabaska est un commerçant import de Victoriaville. Il est né à Saint-Pierre les Becquets en 1834. Il fit une partie de son éducation commerciale à Québec, d'où il partit pour se fixer dans les townships. Il s'établit à Arthabaska, où il demeure encore. Cultivateur, industriel, négociant, M. Bourbeau s'est fait en peu de temps, par son énergie, une position importante. Il a accumulé les charges de juge de paix, maire, directeur de sociétés de construction, président des commissaires d'écoles, de la société d'agriculture, etc. Il est maintenant représentant de son comté aux Communes, ayant battu un ministre, M. Laurier.

Le canal Lachine

Nous donnons une vue des travaux du canal Lachine, section No. 3, écluse Saint-Gabriel. Cette section s'étend depuis la

rue Wellington jusqu'au-delà de la traverse du Grand-Tronc. Les travaux sont commencés depuis deux ans. Ils devront être terminés au commencement de 1879. Tout le canal sera complété, dit-on, en 1880.

Michel Bibaud

Michel, fils de Michel Bibaud et de Cécile Fresne, cultivateurs, de la Côte-des-Neiges, près de Montréal, vit le jour le 20 janvier 1782, dans une chaumière qui n'est plus debout, sur le versant de notre montagne qui regarde la belle rivière des Prairies et l'Île-Jésus. Un ou deux écrits détachés que l'on retrouve dans ses publications périodiques nous rendent témoin, pour ainsi dire, des aspirations de son enfance. Le premier que nous rencontrons est intitulé: "Le gros livre de madame L..." et en voici l'extrait:

J'avais dès lors, en dépit de l'amour du jeu, ordinaire aux enfants de mon âge, une espèce de passion pour la lecture. Madame L... aimait aussi à lire et, insensiblement, il s'établit entre nous deux un commerce d'échange ou de prêt réciproque de livres. Malheureusement, nous n'en étions bien fournis ni l'un ni l'autre: mais enfin, nous tirions parti de ceux que nous avions ou qui nous tombaient sous la main. Presque tous les jours elle venait chez nous où j'allais chez elle, où je ne manquais pas d'ouvrir quelque un de ses livres, qui étaient en tout temps et à tout heure à ma disposition. Parmi ces livres, il en était un que j'affectionnais d'une manière toute particulière: je l'appelais "le gros livre de madame L..." Ce gros livre n'était pourtant autre chose que le dernier tome de la Géographie de Delisle. Ce tome traitait d'une partie de l'Europe, de l'Amérique et des nouvelles découvertes. Il ne conservait plus de sa couverture que le dos, et même quelques-unes des premières et dernières feuilles manquaient; mais il était orné de cartes enluminées et d'estampes représentant des villes, des palais, des églises, des souverains dans leurs habits de cérémonie; deux individus de chaque nation dans leur costume national, etc. C'était, sans doute, ce qui m'en plaisait davantage; pourtant, je ne me contentais pas de regarder les images; je lisais aussi, principalement la partie historique, et j'en sais encore par cœur plusieurs passages, surtout pour ce qui avait rapport au Canada. J'en ai conclu depuis que rien ne pouvait être plus utile que de donner de bonne heure aux enfants des livres qui puissent leur plaire et les instruire en même temps. S'ils sont tant soit peu studieux, ils s'orneront la mémoire d'une foule de connaissances, et apprendront un nombre de choses dont ils n'auront peut-être ni le temps ni l'occasion de s'occuper dans la suite, ou qui leur rendront beaucoup plus faciles les études auxquelles on les appliquera.

Quand il devint chef d'une famille, il en agissait dans sa maison suivant ce qu'il avait éprouvé lui-même, et ne manquait pas de faire, de temps à autre, et pour chacun de ses enfants, quelque emplette de livres à la fois amusants et instructifs—ornés surtout d'estampes. Mais, pour reprendre son écrit:

Je reviens à mon gros livre, il me semblait que je ne pouvais m'en passer; j'avais perdu la moitié de mon contentement quand je ne l'avais pas dans ma cassette avec ceux qui m'appartenaient. Quand je l'avais eu pendant deux ou trois mois, je le reportais à Madame L... et m'excusais de l'avoir gardé si longtemps; mais, au bout d'une dizaine de jours, j'allais le emprunter encore pour deux ou trois mois. Enfin, peu content de ce commerce d'emprunt et de remise, qui durait déjà depuis une couple d'années, je proposai à Madame L... de me donner son gros livre en échange pour deux des miens. Quelle ne fut pas ma joie, quand sa réponse, accompagnée du sourire de la bienveillance, me fit connaître qu'elle acquiesçait à ma proposition!... Je n'eus rien de plus pressé que d'aller chercher les deux volumes que je lui donnais pour le sien, et qui étaient, l'un, le livre de piété intitulé: *Dieu Seul*, et l'autre, un tome des œuvres de Racine, comprenant cinq ou six tragédies, le premier, vieux, le dernier presque neuf et proprement relié. J'aurais été au comble du bonheur si ce n'eût été d'un seul point qui m'inquiétait bien un peu: j'avais fait mon échange sans en parler à mes parents et je n'étais pas accoutumé à rien faire définitivement sans leur avis; encore moins à leur mentir; dans le cas dont je parle, il me semblait que j'aurais été leur mentir tacitement ou indirectement que de ne leur rien dire de ma transaction. Au bout de quelques jours, la conscience et le scrupule me pressant, je dis à ma mère ce qu'il en était. Quel revers, ou, plutôt, quel coup de foudre quand, au lieu de l'assentiment auquel je m'attendais, elle me reprocha d'un ton sévère mon manque de droiture et m'ordonna, pour m'en punir, d'aller sur le champ porter à Madame L... son livre, et de rapporter ceux que j'avais donnés en échange. Je ne répliquai ni ne murmurai: je pleurai et perdis l'appétit pour un nombre de jours—le sommeil pour plus d'une nuit. J'avais pourtant espéré que, touchés de mon affliction, mes parents reviendraient de leur rigidité à mon égard; mais mon espé-

rance fut vaine et il me fallut, de nouveau, recourir à mon système d'emprunt et de remise, qui dura aussi longtemps que je demurai voisin de Madame L...

Plus tard, témoin de la mort de cette aimable personne, il consacrait cette strophe à sa mémoire:

Louise, hélas! tu meurs aux jours de ton printemps.
Toi qui, pour ton époux, tes amis, tes enfants,
Jusques à ton hiver étais digne de vivre:
Puis-je mettre en oubli ton amabilité,
Ta bienveillance, ta bonté,
Le bonheur que j'ai vu s'en suivre!
Non, ces dons précieux de la Divinité
Vivront dans ma mémoire autant que ton gros livre.

Dans l'écrit intitulé: *Mon dernier voyage à Québec (1842)*, Michel Bibaud s'exprime de la sorte:

J'ai vu avec plaisir les nombreux élèves du séminaire revêtus de l'uniforme de notre heureux temps de collège, à l'exception du ceinturon, peut-être—de cet uniforme qui me plaisait tant, lorsque j'étais enfant, que, porter le capot d'écolier de ratine ou de drap bleu à barres ou raies blanches avec le ceinturon de laine de couleurs diverses, me semblait une des grandes jouissances, des félicités de la vie.

F. M. U. MAXIMILIEN BIBAUD.

(La suite au prochain numéro.)

LE MORT RESSUSCITÉ

Je souffrais depuis quelque temps d'une fièvre lente.

Ce fut sur le soir qu'eut lieu la crise. Je fus saisi d'un frisson étrange et indéfinissable. Un soudain bourdonnement tourbillonna dans mes oreilles. Je vis autour de mon lit des figures singulières; elles étaient lumineuses, fantastiques et sans corps; j'assistais à un spectacle que je ne voyais qu'à travers un prisme; je voulais faire un mouvement et ne le pus.

J'entendis pleurer à mon chevet, et la garde-malade dit: "Il est mort." Je ne saurais rendre ce que j'éprouvai à ces mots. J'appelai à mon secours tous les efforts de ma volonté pour agir, mais je ne pus pas même remuer les paupières.

Après un court intervalle, mon frère s'approcha en sanglotant, et d'une main presque convulsive qu'il passa sur mon visage, il me ferma les yeux. Le monde ne fut plus alors pour moi que ténèbres; mais je pouvais encore entendre, sentir et souffrir.

Puis, pendant deux jours, plusieurs de mes amis vinrent me voir. Je les entendis parler bas de moi, et il y en eut deux qui me touchèrent avec le doigt. Sur le soir du second jour, quelques-uns dirent sentir un commencement de putréfaction dans la chambre.

On apporta le cercueil, j'y fus déposé. Mon frère plaça ma tête sur ce qu'il croyait être mon dernier oreiller, et je sentis ses larmes tomber sur mon front. Après que tous ceux qui prenaient quelque intérêt à moi m'eurent regardé dans le cercueil, je les entendis se retirer.

Les employés des pompes funèbres posèrent le couvercle et y mirent les clous; ils étaient deux; l'un d'eux eut besoin de sortir avant que le travail fut fini; l'autre se mit à siffler en rivant les clous; puis il s'interrompit et acheva en silence.

Je fus laissé seul, seul dans la chambre. Je savais pourtant que je n'étais pas enseveli, et, quoique dans les ténèbres et frappé d'immobilité, j'espérais encore, mais cette espérance ne dura guère.

L'heure de l'enterrement arriva. Je sentis qu'on soulevait le cercueil et qu'on le portait. Je sentis et j'entendis qu'on le plaçait sur le corbillard. Il y avait autour une foule d'amis ou d'indifférents, quelques-uns parlaient assez haut de moi et faisaient mon éloge. Le corbillard se mit en marche. Je savais qu'il me conduisait au tombeau; il s'arrêta et le cercueil en fut retiré. A l'inégalité du mouvement, je reconnus que j'étais sur les épaules des fossoyeurs. Il y eut une pause; j'entendis les cordes glisser sur le cercueil; je le sentis suspendu et balancer; il fut abaissé sur le bord de la fosse. Les cordes glissèrent encore sur le couvercle, je fut descendu avec une forte secousse. Je fis alors ou crus faire un effort terrible pour m'agiter..... Tout mon corps était immobile.

Bientôt après, quelques poignées de terre furent jetées sur le cercueil. Il y eut encore une intervalle. La pelle fut employée, et le bruit de la terre qui me couvrit fut plus terrible que le tonnerre.

Mais je ne pouvais faire aucun effort. Le bruit alla en diminuant, et, par un contre coup de pression qui vint jusqu'à moi, je reconnus que les fossoyeurs foulaient aux pieds le sol et le nivelaient avec le dos de leurs pelles. Ce bruit cessa aussi..... Tout fut silence autour de moi.

Je n'avais aucun moyen de calculer les heures. C'est la mort, pensais-je, et je suis condamné à rester en terre jusqu'au jugement dernier; mon corps va tomber en corruption, et le ver va venir s'engraisser au festin qui lui a été préparé avec tant de soins et de sollicitudes. Pendant cette méditation affreuse, j'entendis un bruit sourd sur ma tête, et je crus que c'étaient les vers qui venaient, peut-être aussi les rats et les reptiles du cimetière. Le bruit alla toujours croissant et se rapprochait. "Serait-il possible, pensais-je, que mes amis aient soupçonné qu'ils m'ont trop tôt enseveli?" Cette espérance fut comme une soudaine illumination dans les ténèbres de la mort.

Par la conversation de deux hommes avec un domestique qui les avait introduits, j'appris que je serais disséqué cette nuit.

Mes yeux étaient encore fermés; je ne voyais rien, mais bientôt j'entendis que les étudiants en médecine étaient réunis. Quelques-uns tournèrent autour de la table et m'examinèrent attentivement. Ils furent charmés de voir qu'on s'était procuré un si bon sujet. Le démonstrateur entra enfin lui-même.

Le bruit cessa. Je sentis des mains qui me saisissaient à la gorge; elles me retirèrent du cercueil par la tête. Je sentis de nouveau l'impression de l'air, mais il était glacial. Je fus rapidement emporté, et je m'imaginai que c'était peut-être au tribunal de l'autre monde.

Au bout d'une course, à quelque distance, je fus lâché par les mains qui m'avaient saisi et tombai comme un corps sans vie... mais ce n'était pas à terre. Un moment après, je me trouvai sur une voiture et par quelques mots je compris que j'étais entre les mains de deux de ces voleurs qui vivent en pillant les tombeaux et en vendant leurs dépouilles. Un de ces hommes chantait des refrains pendant que la voiture roulait sur le pavé. Quand la voiture s'arrêta, je fus soulevé, enlevé et transporté dans une chambre, comme je le devinai au changement de la température. Là, durement dépouillé de mon linceuil, je fus placé sur une table.

Avant de commencer l'autopsie, il proposa d'essayer sur moi quelque expérience galvanique et un appareil fut disposé en conséquence. La première secousse fit vibrer tous mes nerfs comme les cordes d'une harpe. Les étudiants témoignèrent leur admiration de cet effet convulsif. La seconde secousse m'ouvrit les yeux, et la première personne que je vis fut le médecin qui m'avait soigné; mais j'étais encore mort. Je pus cependant reconnaître parmi les étudiants plusieurs visages qui m'étaient familiers, et quelqu'un prononçant mon nom, regretterent alors que ce ne fût pas un tout autre sujet. Satisfait des phénomènes galvaniques, le démonstrateur prit son scapel et m'en insinua la pointe dans le sein. Je sentis comme un déchirement affreux de toute la peau de mon corps; un frémissement convulsif en fut la suite, et un cri d'horreur s'éleva dans la salle; la glace de la mort était brisée, ma léthargie était finie. Tous les soins me furent prodigués; au bout d'une heure, j'avais retrouvé l'usage de mes sens. X.

LECTEUR!

Si vous souffrez de PROSTRATION NERVEUSE, ou si votre santé est exposée à des influences perniciosieuses, telles que des occupations malsaines, emploi sédentaire, ou exigeant des travaux extraordinaires du corps ou de l'esprit, servez-vous du remède infallible, le

PHOSFOZONE!

et quoique vous puissiez avoir essayé en vain d'autres remèdes cent fois auparavant, vous bénirez le moment où vous aurez lu ceci et où vous aurez pris le PHOSFOZONE.

AVIS

Les abonnés de *L'Opinion Publique* qui désiraient faire relier leurs volumes d'une manière élégante et solide, et à bon marché, feront bien de s'adresser au bureau de ce journal, 5 et 7, rue Bleury.

Nous pouvons fournir quelques séries complètes de *L'Opinion* depuis sa fondation (1870).